Geneviève GUILPAIN, *Les Célibataires, des femmes singulières. Le célibat en France (XVII^e-XXI^e siècle)*

Paris, L'Harmattan, 2012, 241 p.

Rebecca Rogers

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13418>

DOI : 10.4000/clio.13418

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

ISBN : 9782701198538

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Rebecca Rogers, « Geneviève GUILPAIN, *Les Célibataires, des femmes singulières. Le célibat en France (XVII^e-XXI^e siècle)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 44 | 2016, mis en ligne le 18 février 2017, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13418> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13418>

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

Tous droits réservés

Geneviève GUILPAIN, *Les Célibataires, des femmes singulières. Le célibat en France (XVII^e-XXI^e siècle)*

Paris, L'Harmattan, 2012, 241 p.

Rebecca Rogers

RÉFÉRENCE

Geneviève GUILPAIN, *Les Célibataires, des femmes singulières. Le célibat en France (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2012, 241 p.

- ¹ En France, l'un des premiers volumes collectifs en histoire des femmes s'intitulait *Madame ou Mademoiselle : itinéraires de la solitude féminine*¹. Publié en 1984, il interrogeait la question des femmes célibataires, leur présence démographique, leur marge de manœuvre, les stéréotypes qui leur étaient accolés. Depuis, les travaux historiques sur la solitude féminine n'ont pas été nombreux. En dehors de l'article de Cécile Dauphin sur les femmes seules dans *Histoire des femmes en Occident*, t. IV : *Le XIX^e siècle* (Plon, 1991), les historiennes se sont relativement peu penchées sur la question du célibat laïc. Ce livre de la philosophe Geneviève Guilpain apporte donc sa contribution à une histoire mal connue, celle des femmes qui ont refusé le mariage ou qui ont exprimé leur désir de célibat, sans toutefois entrer dans une congrégation religieuse. Brossant à grands traits 300 ans d'histoire des femmes, l'auteure précise que « la prudence épistémologique conduit à faire valoir la succession de formes de célibat plus qu'à tenter une véritable histoire » (p. 17). À défaut d'histoire, il est question de faire connaître des voix méconnues et de faire sortir de l'invisibilité certaines figures du célibat féminin. S'appuyant sur un corpus d'écrits hétérogène, allant de la fiction aux mémoires, G. Guilpain cherche à comprendre la « dimension subjective de leurs discours, comprendre comment ce célibat s'inscrit dans la logique d'une vie » (p. 17). Le corpus choisi traduit l'approche engagée revendiquée par l'auteure ; il s'agit des voix

qui l'ont séduite, non pas celles de tristes vieilles filles laissées pour compte mais celles de femmes qui ont revendiqué le célibat ou refusé le mariage, celles pour qui le célibat a ressemblé à un apostolat.

- 2 Les quatre parties du volume suivent la chronologie retenue par l'auteure pour rendre compte des évolutions du statut du célibat féminin. La première – « Des pionnières. De la querelle anti-matrimoniale à l'affirmation d'un droit au célibat » – traque les premiers témoignages de femmes ayant revendiqué une vie hors du mariage et de la vie religieuse. Les voix retrouvées sont celles des Précieuses critiquant l'institution du mariage au XVII^e siècle et celle de la philosophe Gabrielle Suchon, qui publie en 1700 un « stupéfiant traité », *Du Célibat volontaire. La vie sans engagement*. À part cette dernière, la plupart n'ont pas écrit explicitement sur le célibat, à l'instar des vierges érudites, Marie de Gournay, l'amie de Montaigne, et la Hollandaise Anne Marie van Schurman, la « Minerve de l'Europe ». Mais G. Guilpain considère que leur revendication d'une forme d'égalité des sexes par l'aspiration à une vie intellectuelle en tant que célibataires exprime une « alternative féministe », cependant oubliée par les femmes célibataires qui leur succèdent (p. 61).
- 3 La deuxième partie, « Des femmes en quête d'absolu. Un célibat de tous les combats », plonge dans le XIX^e siècle où la question du célibat féminin est plus souvent débattue, que ce soit dans la littérature (pensons aux terrifiantes vieilles filles de Balzac) ou dans les mémoires et journaux intimes des bourgeoises de la deuxième moitié du siècle qui s'interrogent sur le mariage et ses inconvénients. Les saint-simoniennes ouvrent la danse comme le montre la lecture de *La femme libre*. En 1832, une certaine Jeanne Victorine écrit : « Nous voulons le mariage selon l'égalité... Plutôt le célibat que l'esclavage » (p. 70). Cette critique du mariage est largement reprise par des figures comme Flora Tristan, Jenny d'Héricourt ou Louise Michel. Jeanne Deroin, combattante pour le suffrage des femmes en 1848, publie ensuite un traité *Du célibat* qui traduit la méfiance qu'inspire le mariage à ces femmes « libres » du milieu du siècle. Geneviève Guilpain ressuscite d'autres figures encore : Justine Guillery, Sophie Ulliac-Trémadeur, Clémence Royer, entre autres, préceptrices, écrivaines ou artistes pour qui le célibat, plus ou moins revendiqué, est associé à une vie professionnelle. Elle met également en avant la manière dont le tournant du XX^e siècle provoque chez des jeunes filles des questions relativement nouvelles sur la nécessité du mariage, comme l'attestent les journaux intimes de Claire Pic et de Catherine Pozzi.
- 4 De fait, la première moitié du XX^e siècle inaugure de nouvelles opportunités hors mariage qui font l'objet de la troisième partie, « Les célibataires confirmées. Les multiples possibles du célibat ». Cette histoire, plus proche de nous, traite entre autres des enseignantes et des femmes qui s'engagent dans le service social et aussi de quelques personnalités peu abordées habituellement sous l'angle de leur célibat : la doctoresse Madeleine Pelletier et « les deux Simone », Simone Weil et Simone de Beauvoir. Ces deux dernières sont analysées comme ayant vécu un célibat subversif mais pas militant, le mariage étant de moins en moins l'unique horizon des femmes éduquées. Cette dernière étude éclaire d'une certaine manière la gêne que l'on ressent parfois à la lecture d'un texte qui se revendique comme essai engagé. En quoi le célibat offre-t-il une clé d'entrée pertinente pour l'étude de vies aussi différentes que celles de Simone de Beauvoir, vivant la plupart du temps en couple, de Monique Lherbier, l'héroïne de *La Garçonne*, qui finit par se marier (comme Catherine Pozzi d'ailleurs), et de Gabrielle Suchon, qui elle vit réellement seule ? Dès l'introduction, G. Guilpain refuse

de se cantonner à la définition juridique de la célibataire (femme non mariée), la jugeant trop limitée. Mais il faut attendre la longue dernière partie du livre, lorsqu'il est question des « nouvelles voies du célibat », pour que la philosophe esquisse une série de définitions démographiques et sociologiques de phénomènes contemporains, y compris celui des « célibattantes ». La perspective de longue durée proposée ici, peuplée de femmes qui ont vécu leur vie seule de manière positive, se termine par un long plaidoyer pour le célibat comme valeur qui tient à distance la question sexuelle ; il s'agit, écrit l'auteure, « [d']un engagement existentiel et affectif tout autant qu'une position politique » (p. 209), qui permet de répondre plus que tout autre statut aux exigences de l'attention à soi. Si l'étude du célibat laïc comme *valeur* peut sembler anachronique pour l'historienne des périodes antérieures, la juxtaposition des voix proposées dans ce livre donne à voir des conversations souvent passionnantes sur la place que les femmes auraient voulu avoir dans la société, à distance de leur statut de femme seule.

NOTES

1. *Madame ou Mademoiselle ? Itinéraires de la solitude féminine*, textes réunis par Arlette Farge et Christiane Klapisch-Zuber, Paris, Arthaud/Montalba, 1984.

AUTEURS

REBECCA ROGERS

Université Paris Descartes, Sorbonne Paris Cité (UMR 8070 Cerlis)